

Pour ne pas nous égarer dans l'étude que nous avons entreprise, il devient prudent de jalonner notre route. Partis d'un sommet, le Cid, où allons-nous trouver d'autres cimes, tertes ou montagnes, suffisamment élevées pour y allumer nos feux et y dresser notre tente ? Si j'en crois la critique contemporaine, ces cimes et sommets ne feraient pas défaut à notre jeune littérature ; elle en serait, au contraire, hérissée ; et les deux siècles que nous venons de parcourir sans à peine nous y arrêter, auraient été une période d'incubation, un chaos sombre préparant un lumineux *fiat lux*. Pendant ces deux siècles, l'esprit de la comédie et de la tragédie aurait plané sur les eaux et la terre ferme canadiennes.

Le premier émule canadien du grand Corneille serait, toujours d'après la même critique—Gérin Lajoie ! Voici, au moins, comment M. Edmond Lareau, l'auteur de l'*Histoire de la Littérature Canadienne*, apprécie l'œuvre de feu Gérin-Lajoie. On sait qu'il s'agit ici du *Jeune Latour*, tragédie en trois actes, écrite et jouée au Collège Nicolet. Après avoir apprécié les "beautés de détails," M. Lareau ajoute très-sérieusement : "Le plan du *Jeune Latour* n'a ni l'ampleur, ni les dimensions des tragédies de Corneille ou de Racine, de Schiller ou de Goethe."

Je suis fort de cette opinion-là !

M. Lareau aurait même pu ajouter à sa liste de pairs tragiques de Lajoie : Shakespeare, Victor Hugo, Sophocle, et . . . Monier qui fit Joseph Prud'homme.

Il m'est arrivé de lire un peu les quatre auteurs que notre Sainte-Beuve canadien place en ligne de comparaison avec l'écolier du collège de Nicolet, et je dois avouer que si je n'ai pu en faire autant du *Jeune Latour*, quoique le sujet fût pour moi palpitant d'intérêt, c'est que les scènes où j'aurais dû pleurer m'ont surpris à dormir et que toutes mes exclamations admiratives se sont accrochées dans d'affreux babillements. Voilà pourquoi je recuse moi-même ma compétence à